

JACQUES LACOURSIÈRE

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC

1960 à 1970

5
Tome



SEPTENTRION

Extrait de la publication

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC

Jacques Lacoursière

HISTOIRE
POPULAIRE
DU QUÉBEC

V

1960 à 1970



SEPTENTRION

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Illustration de la page couverture : Antoine Dumas, *Homo-Quebecensis*, 1996.

Photo de la quatrième : Rémy Boily © Prix du Québec

Toutes les photos appartiennent à la collection iconographique du Septentrion, à l'exception de celles des pages 60 et 242.

Chargés de projet : Sophie Imbeault et Denis Vaugeois

Dessins : Pierre-Louis Cauchon

Révision : Solange Deschênes

Préparation de l'index : Roch Côté

Collaborateurs : Gaston Deschênes et Patrice Groulx

Mise en pages : Folio infographie

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
ou par télécopieur 418-527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet:
www.septentrion.qc.ca

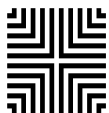
© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3

Dépôt légal – BAnQ 2008
ISBN 978-2-89448-465-4

Diffusion au Canada:
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Ventes en Europe:
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

PRÉFACE



EST-IL NÉCESSAIRE de présenter Jacques Lacoursière ? La plupart des personnes qui achèteront ce livre connaissent le plus adulé de nos historiens. Elles ont déjà lu ou entendu ce passionné d'histoire qui s'est donné pour mission de la communiquer dans une langue accessible, de la raconter de façon vivante. Vulgarisation de l'histoire ou histoire populaire, quelle que soit l'expression que l'on utilise, on peut dire que Jacques Lacoursière l'illustre avec éclat. Il joue à cet égard un rôle exigeant, mais essentiel, tant est grand l'intérêt pour l'histoire parmi la population.

J'ai eu la chance de le voir à l'œuvre de près. À l'été 1968, alors jeune diplômé en histoire, j'ai participé aux travaux de l'équipe qui préparait le «Vaugeois-Lacoursière», connu sous le titre *Histoire 1534-1968*, qui allait marquer des générations d'étudiants. Je me rappelle son enthousiasme communicatif, son humour mordant et sa joie de vivre. Jacques Lacoursière est peut-être le plus épicurien de nos historiens. J'ai été frappé surtout par la méthode de travail de ce chercheur d'exactitude, de ce traqueur de fautes et d'erreurs. Jacques Lacoursière est peut-être le plus méticuleux de nos historiens.

Il serait sans doute impossible de calculer le nombre de pages qu'il a pu noircir au cours des cinq dernières décennies. Chercheur méthodique et communicateur volubile, Jacques Lacoursière a utilisé tous les médias pour faire connaître et aimer l'histoire : livres, journaux, magazines, expositions, films, émissions de radio et de télévision. Il s'est révélé d'abord dans les années 1960, en participant à l'aventure du journal *Boréal Express* qui racontait, de façon vivante, l'histoire de la Nouvelle-France, puis du

régime britannique. Ensuite est venu le *Canada-Québec synthèse historique*, puis les fascicules de *Nos racines* et de *Notre histoire: Québec-Canada*. Jacques Lacoursière a fait la recherche pour la série télévisée *Duplessis* et il a scénarisé la série *Épopée en Amérique: une histoire populaire du Québec*. Il a collaboré à l'exposition *Les Mémoires québécoises* et présidé le Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire mis sur pied par le ministère de l'Éducation du Québec. Pendant des années, on a pu l'entendre, le dimanche matin, parler d'histoire à la radio de Radio-Canada. L'énumération de ces réalisations, sans doute les plus marquantes, est loin d'épuiser la liste de ses interventions et productions, mais elle en révèle toute la richesse.

Issus de la collection *Nos racines*, les quatre premiers tomes de l'*Histoire populaire du Québec* étaient parus en 1995 et avaient connu un remarquable succès de librairie. Le cinquième tome a eu une longue gestation, mais le voici enfin. Il est entièrement consacré aux années 1960, une décennie particulièrement marquante dans l'histoire du Québec. Jacques Lacoursière aborde ici une période dont il a été partie prenante, à la fois comme témoin et acteur. Cela représente un défi pour tous les spécialistes de l'histoire contemporaine. Il faut aborder ce genre de période en observateur, en prenant une certaine distance face aux personnages et aux événements. Jacques Lacoursière le fait en laissant parler les acteurs et les commentateurs de l'époque, en citant abondamment leurs déclarations.

Toujours soucieux de la chronologie, Jacques Lacoursière a tout de même choisi de donner une cohérence à cette époque en l'abordant par thèmes. Il patrouille ainsi la décennie en faisant des allers-retours dans le temps. Pour certaines questions, un seul chapitre suffit à couvrir la période; pour d'autres, l'auteur a jugé plus commode de faire une coupure vers le milieu de la décennie.

La Révolution tranquille occupe la première place et, de façon un peu inattendue, elle est abordée d'abord sous un aspect culturel, jugé facteur déterminant. Les réformes et les changements qu'elle entraîne au niveau de l'État, au sein de l'Église, dans l'éducation et dans l'économie sont évidemment décrits et racontés. La partie la plus substantielle de l'ouvrage est toutefois consacrée à la vie politique et au nationalisme, dont les évolutions sont particulièrement riches en rebondissements pendant cette période. Cela peut sembler un terrain bien connu, mais l'auteur le fouille de façon détaillée et met au jour de nombreux événements que ses contemporains ont sans doute oubliés. Il ouvre

aussi les perspectives en nous rappelant les débuts de la renaissance autochtone – qu’il perçoit comme une « autre Révolution tranquille » – et l’irruption dans l’opinion publique québécoise de la question de l’immigration. Au total, ce regard historique est encore d’une grande actualité. L’ouvrage se termine par un long chapitre sur la crise d’Octobre, un sujet que l’auteur avait déjà fouillé dans un ouvrage substantiel paru en 1972.

Par la diversité des sujets traités et par l’ampleur de leur couverture, ce cinquième tome de *l’Histoire populaire du Québec* prend les allures à la fois d’une chronique des événements, d’un tableau des personnages et d’une encyclopédie des faits qui ont caractérisé les années 1960 au Québec. Jacques Lacoursière a produit non seulement un récit vivant de cette période d’effervescence exceptionnelle, mais aussi un outil de référence pour tous ceux et celles qu’elle passionne.

La table est donc mise. À vous, lecteurs et lectrices, d’y trouver de quoi alimenter vos souvenirs et enrichir vos connaissances.

PAUL-ANDRÉ LINTEAU

INTRODUCTION

La culture, point de départ¹ ?



QUEL FUT L'ÉLÉMENT déclencheur de la Révolution tranquille, s'il s'en trouve un bien sûr? Il existe un courant de pensée qui marque d'une pierre blanche la mort du premier ministre Maurice Duplessis en septembre 1959. Sa disparition aurait sonné le glas d'une interminable période de grande noirceur durant laquelle l'Église et l'État auraient conspiré ou tout simplement fait alliance pour faire taire les esprits progressistes et forcer les intellectuels et les créateurs à l'exil ou au silence.

Duplessis était de son temps, plutôt en décalage qu'en avance, mais, pour lui comme pour ceux qui le précédaient ou le suivaient, le dicton populaire reste vrai : « On a les dirigeants qu'on mérite. » C'était l'époque de la *Province de Québec*, en insistant sur le mot province. Dans son ambitieux survol de ce qu'il appelle les collectivités neuves, le sociologue Gérard Bouchard note de « surprenants parallélismes » sur le plan culturel : « des *grandes noirceurs* entre 1920 et 1960 en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis, au Canada, au Québec ; des *révolutions tranquilles* un peu partout ; des effervescences culturelles dans les années 1960-1970, alimentées par des retours à la culture populaire et au folklore, mues par une quête de l'authenticité, des racines, etc. »

Au Québec, les idées libérales, au sens propre du terme, circulaient largement et depuis longtemps. Il suffit d'être de bonne foi pour les

1. Texte rédigé par Denis Vaugeois.

rencontrer. Pour autant, Maurice Duplessis aurait-il tout fait pour les occulter avec la complicité du clergé? Il ne fait aucun doute que cette alliance était solide et pesante, mais pas assez pour étouffer la vie.

Les adversaires ne lui manquaient pas dans son propre comté de Trois-Rivières; il avait constamment devant lui l'ex-maire J.A. Mongrain, qui attendait son heure pour l'affronter, bien conscient que la population était avant tout bien fière d'avoir un premier ministre comme député. Mais parfois ce dernier exagérait. Son attitude avec M^{gr} Charbonneau et son comportement avec les grévistes d'Asbestos avaient laissé des séquelles. Avec Wilbert Coffin, il avait été odieux, l'empêchant même de se marier peu avant sa pendaison. Les exemples d'abus de la part du «Cheuf» ne manquaient pas. Elles s'accumulaient. La population prenait acte.

De son côté, M^{gr} Georges-Léon Pelletier, évêque de Trois-Rivières, régnait sur son diocèse. «Éducation, hôpitaux, loisirs, question sociale, clubs sociaux, mœurs, rien ne se faisait dans tous ces domaines, écrit Jean Panneton dans son histoire du diocèse de Trois-Rivières, sans l'avis et les directives de Monseigneur.» L'évêque pouvait bien faire réglementer la tenue vestimentaire des joueuses et joueurs de tennis ou faire interdire la danse dans les limites de Trois-Rivières, il ne pouvait faire surveiller la longueur des jupes ni empêcher les jeunes de se rendre aux Forges ou à Baie-Jolie pour danser. Il dut subir la formation des Triboulets, troupe mixte (!) qui fit partager son amour du théâtre aux gens de la région avant de leur offrir une «revue» semestrielle inspirée du *Beu-qui-rit* de Paul Berval ou une émission hebdomadaire à CHLN qui, sur le mode satirique de *Chez Miville* (Couture), donnait l'occasion à André Bureau (*La Presse*, CRTC, Astral) de couvrir l'actualité en imitant rien de moins que les voix du premier ministre et de l'évêque. Deux futurs ministres des Affaires culturelles (Denis Vaugeois et Gérald Godin) y faisaient également leurs classes entourés de camarades à l'esprit libre.

Dans Trois-Rivières toujours, de nouvelles recrues avaient exigé de la commission scolaire que les directions d'écoles puissent être laïques quand le corps professoral l'était. Au milieu des années 1950, le Séminaire Saint-Joseph avait commencé à recruter des professeurs laïques et l'École normale Maurice-L.-Duplessis qui démarre en septembre 1959 a un corps professoral entièrement laïque, bien que le poste de principal ait été réservé à un prêtre. Ce dernier n'avait pas toujours le dernier mot, loin de là. La laïcisation était en marche et déjà les prêtres quittaient la soutane en grand nombre alors que les nouvelles vocations se faisaient de plus en plus rares.

Ce vent de liberté qui souffle sur Trois-Rivières a son équivalent partout au Québec. À l'Université Laval tout comme à l'Université de Montréal, les Trifluviens rassurent leurs collègues : « Soyez tranquilles ! Duplessis on s'en occupe ! Il ne survivra pas à la prochaine élection dans Trois-Rivières. »

Dans le comté voisin du sien, le premier ministre unioniste devait composer avec un coriace adversaire libéral, René Hamel, un ancien du Bloc populaire, élu député de Saint-Maurice en 1952 et réélu en 1956. La seule référence au Bloc populaire est d'ailleurs éloquente ; ce parti bien ancré au Québec n'était pas dépourvu d'idées nationalistes et progressistes, tout comme l'Union nationale à ses débuts.

En fait, le Québec subissait l'assaut de jeunes gens, nombreux et instruits. Jamais auparavant autant de jeunes n'avaient eu accès à des études supérieures. Dans les collèges classiques, l'immense majorité des finissants des années 1950 avaient des parents peu instruits mais qui croyaient de plus en plus à « l'importance de l'instruction », influencés souvent par leurs pasteurs attentifs aux vocations possibles. Ces parents, c'étaient souvent des mères, un temps maîtresses d'école comme on disait, puis femmes au foyer qui « ne travaillent pas parce qu'elles ont trop d'ouvrage ! » (Yvon Deschamps) et des pères, modestes cultivateurs, ouvriers d'usine, petits commerçants. Malgré ses limites, le secteur public, la Loi de l'instruction obligatoire aidant, offrait à peu près le même tableau et les effectifs scolaires augmentaient rapidement. On attribue à un ministre du gouvernement Duplessis la réflexion suivante : « de l'instruction, oui, mais pas trop ! » Une partie du clergé pouvait bien encourager les vocations, surveiller les lectures, interdire les films de l'Office national du film, l'autre partie faisait montre d'ouverture et, par exemple, multipliait les ciné-clubs dans les collèges. La censure était allègrement contournée, en toute innocence.

Les « Canadiens », comme on disait encore à l'époque, étaient en apparence polis et réservés, « distingués avec de belles manières ». Ils étaient parfois indolents et oisifs, mais le plus souvent dociles et rudes au travail et rêvant d'un monde meilleur. Il y a peu de familles qui n'avaient pas une partie de leur parenté aux « États ». Depuis plus d'un siècle, des « Canadiens » s'étaient expatriés pour tenter d'améliorer leur sort. Leurs descendants formaient un immense Canada français uni par la langue, la religion et aussi par l'histoire.

La langue, ils la massacraient, la religion, ils savaient « s'arranger avec » et l'histoire, ils la faisaient.

Les Canadiens avaient la réputation d'être de bons vivants, d'avoir le sens de la fête, depuis les extrémités du lac Saint-Jean jusqu'aux limites du Wisconsin, depuis l'Abitibi jusqu'au sud de la Nouvelle-Angleterre. Partout, des clubs ou cabarets leur permettaient de se défouler. La Poutine (Rose Ouellette) avait succédé à La Bolduc (Mary Travers), Fernand Gignac au soldat Lebrun. «Vingt ans le cœur gonflé d'espoir, et d'illusion/
Il vient pour acheter quelques roses, en boutons/La fleuriste est jolie,
perdue dans ses printemps/Il n'est pas sûr de lui, quand il dit justement/
Donnez-moi des roses, mademoiselle [...]. Il est venu ce client, tous les samedis/
Et plus en plus souvent, tous les après-midi/[...]. Un jour en préparant son éternel bouquet/
Elle a dit gentiment vous savez je m'en vais/Je me marie demain vous ne me verrez plus/
Mais je vous aime bien, voici dix roses de plus/Je ne veux plus, de roses, mademoiselle/
Car mes rendez-vous n'existaient jamais/C'était pour vous voir vous êtes si belle.»

La pratique religieuse paraissait exemplaire : baptême, première communion, confirmation, confession, communion, mariage et sépulture rythmaient la vie de chacun, mais les gens n'en avaient pas moins la verdeur et la truculence des personnages de Marcel Aymé ou de Jacques Ferron. Les curés s'en inquiétaient. Par la confession, ils savaient bien que le fruit défendu a meilleur goût, que l'herbe est plus verte dans le jardin du voisin. Les sermons du dimanche faisaient résonner les chaînes de l'enfer ; les hommes sortaient sur le perron de l'église pour fumer une pipe et régler leurs affaires. Cette population était en bonne santé ; elle n'attendait que l'occasion pour sauter la clôture ou qu'un brave entrouvre la barrière.

L'influence de la radio fut grande. Les Fernand Robidoux, Robert L'Herbier, Rolande Desormeaux préparent le terrain à une étonnante relève. Les programmations intelligentes des stations CBF et CKAC avaient de fervents adeptes. *Radio-Collège*, émission d'éducation populaire diffusée par Radio-Canada de 1941 à 1955, a eu un très large rayonnement.

À partir de 1952, et surtout 1954 avec la formation d'une section française, la télévision de Radio-Canada viendra ajouter son poids. Christine Eddie, dans un excellent texte préparé pour le ministère de la Culture et des Communications, intitulé «Le xx^e siècle de la culture québécoise : la quête d'une identité», attribue au vulgarisateur scientifique Fernand Seguin la boutade suivante : «Je retiens deux événements importants dans notre histoire : l'arrivée de Jacques Cartier... et celle de Radio-Canada.»

Ses animateurs, provenant de toutes les sphères culturelles, ont enfin l'occasion et les moyens d'offrir un contrepoids à l'influence cléricale et de répandre des idées nouvelles. Le temps de le dire, en très forte majorité les familles québécoises ont la télévision chez eux. Radio-Canada, dont la programmation est résolument culturelle et originale, fait partie du quotidien des Québécois. La grève des réalisateurs de Radio-Canada en 1958-1959 a d'autant plus d'influence et annonce ce début d'un temps nouveau chanté, quelques années plus tard (1970), par Renée Claude, avec des paroles de Stéphane Venne. «La terre est à l'année zéro [...]. Nos âmes sont devenues des ballons sondes/Et l'infini ne nous effraie pas.»

La chanson et la poésie ont pavé la voie à la Révolution tranquille. Félix Leclerc a donné l'exemple : seul sur scène avec sa guitare. Les boîtes à chansons se sont multipliées. Rarissimes dans les années 1950, elles prennent un vrai départ en 1959 avec Chez Bozo que fondent Claude Léveillée, Jacques Blanchet, Raymond Lévesque, André Gagnon, Hervé Brousseau et Jean-Pierre Ferland, en appui aux réalisateurs en grève. Leur succès incite Gilles Mathieu à répéter l'expérience à Val-David, ce sera la Butte à Mathieu où Georges Dor, l'homme aux multiples talents, connaîtra un immense succès avec sa complainte, *La Manic*, qui évoque la conquête du Grand Nord et celle de l'électricité.

À Québec, Gérard Thibault ira de la formule cabaret à celle de la boîte à chansons. La Poubelle (Tex Lecor) et Le Chat noir s'ouvrent à Montréal; Raoul Roy, fidèle aux chansons de folklore (avec Jacques Labrecque et les Cailloux), anime sa propre boîte de Saint-Fabien-sur-Mer (Le Pirate). Les boîtes à chansons poussent partout au Québec; plusieurs chanteurs et chansonniers y font leur début : Sylvain Lelièvre, Monique Miville-Deschênes, Gilles Vigneault, Claude Dubois, Clémence Desrochers, etc.

La Piouke de Bonaventure accueille et lance en quelque sorte Pierre Calvé (1961) qui chante «Quand les bateaux s'en vont/Je reste sur le quai» (Gilles Vigneault, 1963). Calvé vient de la mer, son copain Claude Gauthier s'est arraché à la forêt. «Je suis de nationalité canadienne-française/Et ces billots j'les ai coupés [...]. Mais son patron une tête anglaise/Une tête carrée, entre parenthèses/Et malhonnête/Mesurait l'bois du grand six pieds/Rien qu'à l'œil, un œil fermé/Y était pas bête/Mais le grand six pieds l'avait à l'œil/Et lui proposait un cercueil en épinette» (1961). En 1964, dit-on, Claude Gauthier ajuste son «grand six pieds». Dorénavant, il sera de nationalité québécoise.

Gilles Vigneault et Pauline Julien prennent la cause de l'indépendance à bras-le-corps. Ils sont partout. «Jack Monoloy» alterne avec «Ce soir, j'ai l'âme à la tendresse» chez la chanteuse, pionnière du féminisme. Clémence Desrochers, Marie-Claire Séguin et plusieurs autres suivront dans tous les domaines de la culture où les femmes donnent souvent l'impulsion de départ.

Les poètes ne sont pas en reste. Gatien Lapointe propose son «Ode au Saint-Laurent». «Ma langue est d'Amérique/Je suis né de ce paysage/J'ai pris souffle dans le limon du fleuve [...]. Mais a-t-on vu de près l'homme de mon pays [...]. Ici chacun marche sur des échasses/Nous existons dans un geste instinctif/Naïtrons-nous dans une parole/Quelles marées nous amèneront aux rives du monde.» À sa façon, le poète chante sa naissance et celle d'un pays; il célèbre le Saint-Laurent, son lieu d'ancre et son lien avec l'univers: «L'homme de mon pays sort à peine de terre.»

Paul Chamberland se fait plus précis en 1964 avec *Terre Québec*. Cofondateur de la revue *Parti pris*, avec de jeunes intellectuels de gauche (André Major, Pierre Maheu, Jean-Marc Piotte, André Brochu), il s'explique en langue claire: «Nous utilisons les termes Québec et Québécois de préférence à ceux de Canada français et de Canadien français. Le parti pris langagier recouvre une transformation des réalités. Québec ne sera plus une province mais un pays, le nom d'une tonalité et non celui d'une partie honteuse d'un ensemble désorganisé. Québec constitue l'antithèse irréductible du Canada, du moins de ce qui a été le Canada jusqu'à maintenant. Il y aura recouvrement, coïncidence entre le territoire, la nation, la patrie et la culture» (*De la damnation à la liberté*, *Parti pris*, été 1964).

Longtemps voix isolée, les poètes ont, à partir de 1953, établis un lieu de rencontres, les Éditions de L'Hexagone. Elles se réorganisent, en 1961, autour de Gaston Miron, le Magnifique, Louis Portugais, l'Intendant, Paul Marie Lapointe, le Sage, Michel van Schendel et Alain Horic, les Migrants. Il appartient à Miron de dire ce que fut L'Hexagone: «un carrefour, un lieu de poésie et d'amitiés, de rencontres et de confluences, de diversité et d'échange et, à certains moments, elle a pu être perçue comme un symbole de rassemblement». En 1959, le groupe, sous l'impulsion de Jean-Guy Pilon, donnera naissance à la revue *Liberté*. Avec Gilles Carle, il fait le pont entre *L'Hexagone* et *Liberté*. À partir de 1961, la revue poursuit sa route seule.

Les Éditions de L'Hexagone publieront tour à tour Gilles Hénault, Roland Giguère, Fernand Ouellette et même Nicole Brossard, directrice

et fondatrice de *La Barre du jour* (1965), qui a choisi de prendre ses distances par rapport aux luttes propres à L'Hexagone et à Parti pris. Au thème de pays, sa maison substitue «la théorie et le formalisme». L'Hexagone, avec un parcours en zigzag, garde le cap. Ses poètes «ne veulent pas s'aliéner dans l'ailleurs. [...] Leur poésie a en quelque sorte une patrie, une terre, une lumière, un climat, son réalisme comme ses illuminations et son quotidien» (1959). L'année suivante, un nouveau prospectus se fait plus précis : «si nous voulons apporter quelque chose au monde français et hisser notre poésie au rang des grandes poésies nationales, nous devons nous trouver davantage, accuser notre différenciation et notre pouvoir d'identification». Autour ou avec L'Hexagone, on retrouve Gilbert Langevin, Pierre Perrault, Yves Préfontaine, Fernand Ouellette et surtout Jacques Brault avec sa *Suite fraternelle* de 1965.

Nous les bâtards sans nom/Les déracinés d'aucune terre/Les boutonneux sans âge/Les demi-révoltés confortables/Les clochards nantis/Les tapettes de la grande tuerie/Les entretenus de la Saint-Jean-Baptiste.

[...]

Voici qu'un peuple apprend à se mettre debout/Debout et tourné vers la magie du pôle, debout entre trois océans/Debout face aux chacals de l'histoire face aux pygmées de la peur/Un peuple aux genoux cagneux, aux mains noueuses tant il a rampé dans la honte/Un peuple ivre de vents et de femmes s'essaie à sa nouveauté. (Deom, 1965)

Cet élan irrésistible de la poésie atteindra un sommet au théâtre Gésu de Montréal avec la Nuit de la poésie du 27 ou 28 mars 1970 quelques mois donc avant les événements d'octobre. Interrogé sur cette proximité, imité en 1980 alors que la Nuit de la poésie précède de peu la tenue d'un référendum sur l'indépendance du Québec, Gaston Miron, un des principaux organisateurs, explique mi-sérieux : «c'est sans doute ce qu'on appelle le hasard objectif de la poésie».

Malgré son ampleur et son succès, la Nuit de la poésie de 1970 n'a pas fait oublier cette manifestation du 27 mai 1968, Poèmes et chants de la résistance, où, de la scène de la Comédie canadienne, Michèle Lalonde lance ce poème qui prendra aussitôt l'allure d'un manifeste.

[...] Mais quand vous really speak white
Quand vous get down to brass tacks
Pour parler du gracious living
et parler du standard de vie
et de la Grande Société
Un peu plus fort alors speak white...

Animée par Yvon Deschamps, Gaston Miron et Robert Charlebois, cette soirée promettait déjà de faire du bruit. Avec *Speak white*, elle laissera une marque indélébile. Le poème sera largement diffusé; Roland Giguère en fera une affiche où le texte apparaît en rouge sur fond gris, pour dénoncer le «photocopillage». Les mots *Speak white* y reviennent constamment.

Avec ou sans ce retentissant *Speak white*, l'année 1968 touche un sommet dans le réveil québécois. C'est l'année des *Belles-sœurs*, pièce de Michel Tremblay enfin jouée au théâtre du Rideau vert, c'est la publication du provocant *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières, c'est aussi et peut-être surtout *L'Ossidcho*, signé Yvon Deschamps, Louise Forestier, Mouffe, Robert Charlebois et le *Quatuor du nouveau jazz libre*. «Plus rien ne sera pareil dans le monde de la chanson et de l'humour», soulignera sans hésitation l'historien Jean Provencher.

L'Ossidcho sera un spectacle totalement anticonformiste et anarchique. Charlebois et Forestier lancent *La marche du président*, enchaînent avec *California* et *Lindbergh*. Yvon Deschamps y va de son monologue *Les unions qu'ossa donne*:

Une fois, ma femme était tombée malade d'urgence, ça fait que l'hôpital a téléphoné. Y'était deux heures et quart; c'est le boss qui a répondu. Y vient me voir, y dit: «Ta femme est tombée malade d'urgence, ils l'ont rentrée.»

Y dit: «Voyons, énerve-toé pas avec ça! Fais comme si de rien n'était, continue ton ouvrage. Si y'a quelque chose, j'te l'dirai.»

Pas n'importe quel boss qui aurait fait ça.

Sur la scène, les prestations s'entremêlent. C'est le désordre total: un semblant d'improvisation géniale. Paul Buissonneau, qui avait offert pour un mois son théâtre Quat'Sous (fondé avec Yvon Deschamps, Claude Léveillée, Louise Latraverse et Jean-Louis Millette), se serait fâché contre un tel tintamarre, véritable brouillamini qu'il qualifie d'*hostie de show*. Pour ne pas sacrer à la télé, Charlebois devait éviter cette appellation, il hésite et lance plutôt ce «tabarnak de spectacle». Jusquelà, les boîtes à chansons avaient tenu le coup, les chansonniers y avaient connu leurs belles années. En parallèle, la culture pop avait donné le yéyé. *L'Ossidcho* introduit un rock francophone. Charlebois est alors en pleine gloire. Pour les uns, il symbolise la contre-culture; pour tout le monde, il annonce le changement. Il le provoque, l'alimente. Mais, le moment venu, il n'ira pas jusqu'à choisir l'indépendance du Québec. (Il fallait le mentionner ici compte tenu des liens suggérés entre la chanson

et la Révolution tranquille lesquelles se nourrissent de l'idéal de l'indépendance. Sur cette issue qui s'esquive sans cesse, le Québec en ébullition est très tôt divisé. Il le restera.)

L'élan a été donné. À partir de 1964-1965, des milliers de chansonniers et artistes de toutes sortes se succéderont sur les diverses scènes du Patriote de Yves Blais et Percival Bloomfield, ou dans des salles héritières des boîtes à chansons, mais de plus grande dimension, qui s'implantent à Montréal, à Saint-Pierre et à Sainte-Agathe. Enfin, de biais avec la Comédie canadienne fondée par Gratien Gélinas en 1957, surgit la Place des Arts dont les salles de théâtre ouvrent juste à temps pour l'Expo 67 où Jacques Languirand, créateur et administrateur, donne la mesure de son immense talent comme concepteur-designer, se faisant pionnier du multimédia. Il faut le souligner, la Place des Arts et l'Expo 67 sont deux grandes réalisations largement attribuables au maire de Montréal Jean Drapeau, qui avait pu compter, pour la réalisation de la Place des Arts, sur la collaboration du premier ministre Duplessis et une importante participation du gouvernement du Québec.

La littérature était déjà prête à faire le saut vers la télévision avec les Germaine Guèvremont (*Le Survenant, Le Chenal du moine, Marie Didace*), Roger Lemelin (*Les Plouffe*), Claude-Henri Grignon (*Les Belles Histoires des pays d'en haut*), André Giroux (*14, rue de Galais*), Robert Choquette (*La Pension Velder*), tandis que les Gratien Gélinas (*Fridolin, Tit-Coq, Bousille*), Marcel Dubé (*Zone, Un simple soldat, Le Temps des lilas*) et Françoise Loranger (*Une maison... un jour, Médium saignant*) étaient en réserve, de même que les prolifiques Jean Desprez, Jovette Bernier et une relève : Alec Pelletier, Lise Lavallée, Réginald Boisvert, Fernand Dansereau.

Avant tout, la littérature est écrite. La décennie (1960-1970) a été extrêmement prolifique si on la compare à la précédente, amorcée par Gérard Bessette (*Le Libraire*) qui dénonce à sa façon la censure des livres, Gilles Leclerc (*Le Journal d'un inquisiteur*), partagé entre la rage et le désespoir, Hubert Aquin (*Prochain Épisode*) et son terroriste, Marie-Claire Blais (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, prix Médicis) et ses personnages insoumis qui donneront également *L'Insoumise*, Jacques Renaud (*Le Cassé*) qui exprime sa révolte par son recours au joutil, Réjean Ducharme (*L'Avalée des avalés*) qui refuse les valeurs de ses parents, Roch Carrier (*La Guerre yes sir*) et son rappel de la conscription, Anne Hébert (*Kamouraska*) qui utilise comme fond la rébellion de 1837 et plusieurs autres romans sans messages aussi clairs : Jacques Ferron

La Place des Arts

En présence du chef d'orchestre Wilfrid Pelletier, à gauche (sur la photo), le maire Drapeau et le ministre Lapalme accomplissent, ce 11 février 1961, le rituel de la première pelletée de terre. C'était pour le maire Jean Drapeau la réalisation d'un rêve qu'il caressait depuis son élection en 1954. Dès l'année suivante, il avait reçu l'appui du premier ministre Maurice Duplessis qui avait annoncé une loi créant un organisme responsable de la réalisation d'une importante salle de concert et une contribution financière correspondant au tiers des coûts de la part du gouvernement du Québec. En 1960, le gouvernement cédait les terrains nécessaires qui avaient été acquis des sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal.



Duplessis n'aura pas la satisfaction d'être là pour la fameuse « pelletée de terre » qu'il affectionnait tant. C'est son ennemi politique, Georges-Émile Lapalme, devenu procureur général et assermenté quelques jours plus tard (28 mars 1961) comme le premier titulaire du nouveau ministère des Affaires culturelles, qui aura ce plaisir et cet honneur.

La Grande Salle de la Place des Arts sera inaugurée le 21 septembre 1963 par un concert de l'Orchestre symphonique de Montréal dirigé par Wilfrid Pelletier et Zubin Mehta, avec une œuvre de Jean-Papineau Couture et la *Première Symphonie* de Gustav Mahler. Dès le début, l'Orchestre symphonique de Montréal établit sa résidence à la Place des Arts, imité, peu après, par les Grands Ballets canadiens. Divers groupes s'y produisent, tels les Feux Follets, le Théâtre de Quat'sous, le Montreal Bach Choir, les Jeunesses musicales du Canada, l'Opera Guild, le Ballet national du Canada, de même que quelques troupes

COMPOSÉ EN PLANTIN CORPS 12
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 2008 SUR PAPIER OFFSET 100M
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL-GAGNÉ
À LOUISEVILLE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION